Ce qui nous porte, c'est l'envie de faire ce qu'il y a à faire là on l'on est

Pour ce numéro de mai, nous avons choisi de nous entretenir avec la toute jeune association One People. Nous avons rencontré Madeleine Yougye et Charlotte Salanon, respectivement présidente et secrétaire de l'asbl.

Quelle a été votre motivation pour créer une troisième association sur le racisme et les discriminations raciales suite aux événements en lien avec Black lives matter ? Quel désir précis portez-vous à travers votre projet ?

Madeleine Yougye : Les problématiques sont tellement vastes tant au niveau de l'éducation, de l'emploi, du logement qu'au niveau du racisme au quotidien. C'est important qu'il y ait une diversité d'associations, de points de vue, car tout le monde n'entend pas la même voix. Je pense qu'il y a de la place, car on n'a pas tous forcément la même sensibilité, la même expérience et les mêmes choses à dire. Ce qui nous porte, c'est l'envie de faire ce qu'il y a à faire là où l'on est.

Charlotte Salanon : L'asbl One people a une approche qui est davantage dans l'action, sur le terrain avec un travail de prise de conscience des enjeux du racisme. Je dirais que nous sommes complémentaires de Finkapé et Lëtz Rise up.

M.Y. : Cela n'empêche pas bien sûr que l'on puisse travailler ensemble, en collectif par exemple aux côtés d'Urgence Afrique Ukraine sur la situation des jeunes réfugiés qui viennent d'Ukraine et qui n'ont pas de passeports ukrainiens. On sait qu'il y a eu une forte discrimination lors de leur passage à la frontière polonaise, et aujourd'hui encore, il n'y a pas d'égalité dans le traitement des dossiers, ni dans la gestion des demandes.

Les termes de racisme, de discrimination raciale, ne laissent-ils pas présupposer l'acceptation du concept de « race » ?

C.S. : Pour moi, il n'y a qu'une seule race, c'est la race humaine. Ma mère est blanche et mon père est noir. Je me suis toujours sentie métisse alors que l'on essayait de me mettre dans une case. On est tous égaux. Maintenant, le fait est qu'il y a des discriminations ! Et on n'a pas d'autres termes pour les définir. Il faut mettre des mots sur les problèmes. Quelques fois, c'est parce qu'une personne est noire, d'origine arabe ou d'origine asiatique, qu'elle va avoir des difficultés dans son travail, ou ne pas se sentir à l'aise par rapport à certaines choses. Par contre le mot que je n'utilise jamais c'est « racisé », car je trouve que cela ne veut rien dire. Beaucoup l'utilisent, moi, je ne l'aime pas, je ne comprends pas ce qu'il signifie. Autant dire d'origine africaine, d'ascendance asiatique, d'origine eurasienne, cela a plus de sens.

M.Y. : Le racisme est aussi une idéologie, tout comme le communisme, le socialisme. C'est une idéologie qui s'est construite au fil du temps. Aujourd'hui, lorsque l'on parle de négrophobie, d'antisémitisme, d'islamophobie, ce n'est qu'une seule et même idéologie, le rejet de l'autre.

Les discriminations sont aussi à mettre en relation avec l'immigration…

M.Y. : Je fais ce lien. Quand j'ai commencé à m'intégrer au Luxembourg, à comprendre la dynamique sociétale du Luxembourg, honnêtement, j'ai été très perturbée. Je viens de la France, où on a connu des combats anti-racistes, la Marche des Beurs, on s'est levé pour Malik Oussekine. Au Luxembourg, ces luttes n'ont pas eu lieu, l'histoire de l'immigration est différente. Et c'est cela qui m'a perturbé. Je me suis rendue compte que la population lusophone constituait la principale immigration au Luxembourg et pourtant on ne la rencontre pas dans les banques, alors que vous allez rencontrer des personnes de la diversité, comme on dit. Je pense que c'est parce que ces combats ont eu lieu que des places se sont libérées. J'ai également été interpellée par la situation au niveau de l'école luxembourgeoise. Il y a encore cette discrimination par la langue, des choses que j'ai vécu en France quand j'étais enfant où j'ai failli être orientée trois fois de suite, alors qu'au final, j'ai deux master et deux BTS. Que tout le monde ait sa chance, c'est très important !
L'accès au logement est tout aussi problématique. Cela m'est déjà arrivé d'appeler pour un logement. Comme je n'ai pas d'accent, cela se passe bien. Et lorsque j'arrive à l'agence pour visiter, on me dit « non ce ne sera pas possible ». C'est du vécu. Ce que l'on a aussi envie de partager, c'est ce vécu. On ne va pas l'invisibiliser, ni le taire. C'est un peu naïf de penser que les personnes qui subissent le racisme aujourd'hui n'en ont pas conscience ou ne le voit pas.

Quels types d'actions faudrait-il mettre en place pour mieux lutter contre les discriminations et quels sont vos projets ?

C.S. : L'information, la communication sont importantes. Les gens ne se rendent peut-être pas compte, mais il y a des phrases, des comportements qui peuvent heurter. C'est ce que nous appelons, le racisme systémique, c'est-à-dire qui est dans le système. Ce sont des petites choses qu'il faut mettre en exergue pour que tout le monde se sente bien. Notre association a le projet de travailler sur ce volet de l'information, de la formation, que ce soit en direction du monde de l'entreprise, des associations ou encore du milieu scolaire. Nous voulons également être là lorsqu'il y a besoin de se mobiliser, comme sur la question des réfugiés ukrainiens de culture africaine.

M.Y. : Mettre de la visibilité lorsqu'il y a des problèmes qui sont évidents. Aujourd'hui, je suis très choquée par le message que l'Europe envoie à sa population non-caucasienne. Cela nous renvoie à des heures sombres de l'histoire.

C.S. : Nous avons aussi le désir de promouvoir les différentes cultures des personnes qui vont nous accompagner, notamment à travers les arts, les livres. Nous aimerions beaucoup inviter des auteurs africains, capverdiens, afghans ou encore maghrébins, pour montrer qu'il y a des personnes issues de l'immigration pour qui certains ouvrages ont eu une importance particulière.

M.Y. : Nous sommes en train de préparer le site internet et c'est vrai que la première chose sur laquelle on travaille, c'est vraiment d'avoir du matériel culturel, c'est-à-dire mettre en avant des livres qui ont construit également notre identité. Durant ma scolarité en France, j'ai lu Baudelaire, Zola, les classiques de la littérature française. A un moment, on se rend compte qu'il y a aussi des auteurs africains, comme Amadou Hampâté Bâ, Frantz Fanon, Aimé Cesaire. On les découvre très tardivement, quand on a vingt ans.

Pour terminer, un mot sur le nom de votre association One people qui recouvre finalement ce que nous venons d'évoquer, à la fois la diversité et l'unité…

C.S. : Oui, c'est inspiré de Bob Marley, We are one all together. Cette unité de tous les peuples qu'il prônait, en tant que métis. Il était dans la lutte pacifiste avec pleins de messages positifs.

M.Y. : C'est un sujet qui est déjà lourd, difficile et clairement j'ai envie qu'on en parle avec simplicité, avec les mots justes.

Propos recueillis par Claudine Scherrer

ONE PEOPLE asbl
142, boulevard de la Pétrusse
L-2330 Luxembourg
mail : contact@onepeople.lu